

lence et l'ennui étaient peints dans tous les yeux. Les danses étaient si graves et si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentaient de la pesanteur de l'âme. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvent des orages, se terminaient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivraient assemblés; l'ivresse échauffait et ranimait, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes: on finissait par s'égorger. La haine et la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces âmes sauvages, se perpétuaient ainsi par les plaisirs mêmes. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassaient, et juraient d'aller porter la guerre dans le continent ou dans les grandes îles.

Les Caraïbes s'embarquaient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avait abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avaient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierres et par le moyen du feu, qu'on dirigeait adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenait. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle et tantôt une haine violente les conduisaient, ces guerriers libres et volontaires y cherchaient des nations à exterminer. Ils attaquaient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées. Au

retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendait plus cruelle et plus vive, les sauvages retombaient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, et ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchaient que de l'or; depuis ils cherchèrent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, et les Caraïbes, si fiers et si mélancoliques, mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeaient de peu de valeur, et qu'ils ne pouvaient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles et sanglantes.

Les Anglais et les Français, instruits de ce qui se passait, hasardèrent quelques faibles armemens pour intercepter les vaisseaux espagnols qui allaient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires; la paix qui régnait souvent en Europe, n'empêchait pas les expéditions; l'usage où était l'Espagne, d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvait au-delà du tropique, justifiait ces pirateries.

Les deux peuples fréquentaient depuis long-temps les îles du Vent, sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignaient-ils de se brouiller avec les Caraïbes, dont ils étaient bien reçus? Peut-être ne jugeaient-ils pas dignes de leur attention, un

VIII.  
Les Anglais  
et les  
Français  
s'établirent  
aux  
îles du Vent,  
sur  
la ruine des  
Caraïbes.

sol qui ne produisait aucune des denrées qui étaient d'usage dans l'ancien monde ? Enfin des Anglais conduits par Warner , des Français aux ordres de Danambuc , abordèrent , en 1625 , à Saint-Christophe , le même jour , par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avaient convaincu les uns et les autres , qu'ils ne s'enrichiraient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun , que lorsqu'ils auraient une demeure fixe , des ports , un point de ralliement. Comme ils n'avaient nulle idée de commerce , d'agriculture et de conquête , ils partagèrent paisiblement les côtes de l'île où le hasard les avait réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux , en leur disant : *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous , ou que vous en ayez bien peu , pour en venir chercher si loin , à travers tant de périls.*

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Tolède , qu'elle envoyait en 1630 au Brésil , avec une flotte redoutable , destinée contre les Hollandais , eut ordre d'exterminer en passant , les pirates qui , suivant les préjugés de cette couronne , avaient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives , industrieuses , causait de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentaient que leurs colonies seraient exposées , si d'autres peuples parvenaient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les Français et les Anglais réunirent inutilement leurs faibles moyens contre l'ennemi com-

mun. Ils furent battus ; ceux qui ne restèrent pas , dans l'action , morts ou prisonniers , se réfugièrent avec précipitation dans les îles voisines. Le danger passé , ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Espagne , occupée d'intérêts qu'elle croyait plus importants , ne les inquiéta plus , et se reposa peut-être de leur destruction , sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues , suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà , soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe , ils avaient été chassés ou exterminés. On s'était approprié leurs femmes , leurs vivres et la terre qu'ils habitaient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation , fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entraient dans la conspiration : on les attaqua dans leurs îles. Inutilement ces hommes simples , qui ne songeaient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachait pas , reculaient les limites de leurs habitations , à mesure que nos prétentions s'étendaient : on ne les en poursuivait pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en voulait à leur vie ou à leur liberté , ils prirent enfin les armes ; et la vengeance , qui va toujours plus loin que l'injure , dut les rendre quelquefois cruels , sans être injustes.

Dans les premiers temps , les Anglais et les Français faisaient cause commune contre les Caraïbes ; mais cette espèce de société fortuite était

souvent interrompue ; elle n'emportait point d'engagement durable , encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avaient l'adresse de faire la paix , tantôt avec une nation , tantôt avec l'autre ; et par-là ils se ménageaient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires , si l'Europe , qui ne s'occupait guère d'un petit nombre d'aventuriers , dont les courses ne lui avaient encore procuré aucun bien , et qui n'était pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir , n'eût également négligé le soin de les gouverner , et l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina , au mois de janvier 1660 , leurs sujets du Nouveau-Monde , à faire eux-mêmes une convention qui assurait à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avaient données , et qui n'avaient eu jusqu'alors aucuné consistence. Cet acte était accompagné d'une ligue offensive et défensive , pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement , ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité , qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique , la France conserva la Guadeloupe , la Martinique , la Grenade , et quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade , à

Nièvés , à Antigoa , à Montserrat , en plusieurs îles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique et à Saint-Vincent , où tous les membres épars de cette nation se réunirent : leur population n'excédait pas alors six mille hommes.

A cette époque , les établissemens anglais , qui , sous un gouvernement supportable , quoique vicieux , avaient acquis quelque consistence , virent augmenter leur prospérité. Les colonies françaises , au contraire , furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitans , qui étaient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes , passionnés pour la liberté , se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue , qui servait d'asile à plusieurs aventuriers de leur nation , depuis environ trente ans qu'ils avaient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommait boucaniers , parce qu'à la manière des sauvages , ils faisaient sécher à la fumée , dans des lieux appelés boucans , les viandes dont ils se nourrissaient. Comme ils étaient sans femmes et sans enfans , ils avaient pris l'usage de s'associer deux à deux , pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étaient communs dans ces sociétés , et demeuraient toujours à celui qui survivait à son compagnon. On ne connaissait pas le lar-

ix.  
Les Français  
s'emparent  
d'une partie  
de Saint-  
Domingue.  
Caractère de  
ces  
aventuriers.

cin, quoique rien ne fût fermé; et ce qu'on ne trouvait pas chez soi, on l'allait prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étaient, ou, s'ils n'y étaient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules, le même usage qui porte le double caractère et d'un état primitif, où tout était à tous, et d'une condition postérieure, où la notion du tien et du mien était connue et respectée. Les différends étaient rares, et facilement terminés. Lorsque les parties y mettaient de l'opiniâtreté, elles vidaient leur querelles à coups de fusil. Si la balle avait frappé par derrière ou dans les flancs, on jugeait qu'il y avait de la perfidie, et l'on cassait la tête à l'auteur de l'assassinat. Les lois de l'ancienne patrie étaient comptées pour rien; ils s'en prétendaient affranchis par le baptême de mer qu'ils avaient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avaient quitté jusqu'à leurs noms de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise, teinte du sang des animaux qu'ils tuaient à la chasse; un caleçon encore plus sale, fait en tablier de brasseur, pour ceinture, une courroie où pendaient un sabre fort court et quelques couteaux; un chapeau, sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant, des souliers sans bas: tel était l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornait à avoir un

fusil qui portât des balles d'une once, et une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des boucaniers se passait à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'île, depuis que les Espagnols y en avaient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment et du jus d'orange, étaient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avaient oublié l'usage du pain, et qui étaient réduits à l'eau pour boisson. On en rassemblait les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venaient les acheter. Ils y étaient portés par les *engagés*, espèce d'hommes qui se vendaient en Europe, pour servir comme esclaves, pendant trois ans, dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissait toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avait proscrit cet usage, quand il avait dit: *Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce boucanier, *et moi je dis: six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, et le septième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement, de coups de bâton, qui tantôt font observer, et tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connaissaient peu les infirmités. Leurs courses n'étaient interrompues que par des fiè-

vres éphémères, dont ils ne se ressentaient pas le lendemain. Le temps devait cependant les affaiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat était proprement le seul ennemi que les boucaniers eussent à craindre. La colonie espagnole, d'abord si considérable, n'était plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avait perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restait d'habitans vivaient dans l'oisiveté ; leurs esclaves n'avaient d'autre travail que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvait satisfaire, la frugalité les faisait parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se serait pas réveillée, si une activité trop entreprenante et trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignaient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent et des îles voisines, des troupes qui coururent sur les boucaniers dispersés. Elles surprenaient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes ; plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auraient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparaient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassemblaient le soir. Si quelqu'un manquait, on con-

cluait qu'il avait été pris ou tué, et les chasses étaient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devaient faire autour d'eux des brigands sans patrie et sans lois ; chasseurs et guerriers par besoin, par instinct ; excités au sang et au massacre par l'habitude d'attaquer et la nécessité de se défendre : aussi, dans leur fureur, tout était-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols, désespérant de vaincre des ennemis si féroces et si acharnés, s'avisèrent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'île. L'exécution de ce plan, en privant les boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations et à les cultiver.

La France, qui avait désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avaient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux et intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens temps dans le Nouveau-Monde, n'étaient connues que par leurs débauches. Les boucaniers n'étaient pas blessés de ces mœurs ; chacun disait à celle que le sort lui assignait :

« Je te prends, sans savoir qui tu es et sans m'en soucier. Tu ne serais pas venue me chercher, si quelqu'un avait voulu de toi dans l'en-

» droit d'où tu viens; mais que m'importe? Je ne  
 » te demanderai pas compte du passé, parce que  
 » je n'ai aucun droit de m'offenser de ta conduite,  
 » lorsque tu étais maîtresse de l'avoir bonne ou  
 » mauvaise à ton gré; et que je n'aurai point à rou-  
 » gir des actions que tu te permis dans un temps  
 » où tu n'étais pas à moi. Réponds-moi seulement  
 » de l'avenir; je te quitte du reste. » Puis frappant  
 de la main sur le canon de son fusil, il ajou-  
 tait : « Voilà qui me vengera de tes infidélités; si  
 » tu me manques, celui-là ne te manquera pas. »

x.  
 Les Anglais  
 font  
 la conquête  
 de  
 la Jamaïque.

Les Anglais n'avaient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne, affaiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne et du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroy, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernaient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avait dégénéré en une paresse superbe; la décadence de l'Espagne ne laissait pas douter qu'on ne lui fit la guerre avec succès. La France profitait habilement de tous ces désordres, qui étaient en partie son ouvrage; et Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écroulait de toutes parts.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers anglais, qui n'y apercevaient qu'une grande injustice, et les détermina à abandonner le service. Ils jugeaient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisait pas pour justifier une entreprise qui blessait tous les principes de l'équité, et qu'en concourant à son exécution, ils se rendraient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnait alors en Angleterre; mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avait long-temps menacé de ses fers les autres nations: il était possible que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes; une terreur nouvelle avait saisi ceux des bons esprits qui étudiaient la marche des affaires générales. Ils voyaient que si le torrent des prospérités de la France n'était arrêté par une cause étrangère, elle dépouillerait les Espagnols, leur donnerait la loi, les forcerait au mariage de l'infante avec Louis XIV, s'assurerait l'héritage de Charles-Quint, opprimerait la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venait de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois; mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils

lui virent former des liaisons , que ses intérêts particuliers , ceux de sa nation , ceux de l'Europe entière , semblaient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant et profond du tyran de l'Angleterre ; mais peut-être voulait-il soutenir par des conquêtes importantes , l'opinion que sa nation avait de ses talents. L'exécution de ce plan devenait chimérique s'il se déclarait pour l'Espagne , parce qu'il pouvait tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis : il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France , et de la combattre ensuite lorsqu'il aurait acquis ce qui était l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures , qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire , et qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner , les Anglais allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venaient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo , dont les habitans , à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penn , et de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables , se réfugièrent dans les bois ; mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs , ils revinrent sur leurs pas , et le forcèrent à se rembarquer honteusement : ce revers était l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avaient que peu de talent ; ils se haïssaient réciproquement et n'étaient pas attachés au protecteur ; des surveillans , sous le nom de commissaires , gênaient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étaient le rebut de l'armée , et les milices tirées de la Barbade et de Saint-Christophe manquaient de discipline ; l'espoir du butin , cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées et difficiles , était interdit. On avait tellement disposé les choses , qu'il ne pouvait exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devaient concourir au succès : les armes convenables , les vivres propres au climat , les connaissances pour se bien conduire , tout manquait également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement , qui pouvait se faire sans danger dans le port même , se fit sans guide , à quarante milles ; les troupes errèrent quatre jours sans eau et sans subsistances. Épuisées par les chaleurs excessives du climat , découragées par la lâcheté , la méintelligence de leurs officiers , elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols : on avait regagné les vaisseaux , qu'on se croyait à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglais , qui n'avait pas contracté l'habitude de l'humiliation , ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie , du devoir , et de

la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitans de cette île, soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoraient les événemens qui venaient de se passer à Saint-Domingue, ne savaient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines : aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchaient fièrement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles, adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avaient de plus précieux ; eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors et sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglais de rage ; ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités, plus sensible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentait tous les jours ; la crainte d'être attaqués par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisaient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On allait s'exposer aux reproches flétrissans de la nation, par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la

Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avaient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions, et les Anglais prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avait inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seraient pas en sûreté dans les forêts et les précipices où ils s'étaient cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette île avec l'ignominie que méritait la faiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avaient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il fallait combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devait l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une île importante, qui a fait, depuis ce moment, une partie très-précieuse des possessions britanniques dans le Nouveau-Monde.

Avant que les Anglais fussent établis à la Jamaïque, et les Français à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de flibustiers, avaient chassé les Espagnols de la petite île de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étaient fortifiés, et avaient couru avec une audace

<sup>xi.</sup>  
Les flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.